

Modestie à part

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **44 (1906)**

Heft 52

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-203867>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

ABONNEMENTS NOUVEAUX

Les nouveaux abonnés pour 1907 recevront gratuitement les numéros de décembre 1906.

Modestie à part.

Nous sommes perplexes. Voyons, chers lecteurs, que feriez-vous à notre place si vous receviez de gentils vers, comme ceux que voici ? Les publieriez-vous ou bien en garderiez-vous modestement le secret ?

✱

Ballade du « Conteur vaudois. »

Je suis le joyeux messager
Qui s'en va par les routes blanches,
A travers vignes et vergers
Jusqu'aux monts tout blancs d'avalanches.
J'en connais, ainsi qu'il se doit,
Mon pays, d'Onnens à Yverne,
J'en ai même passé les bornes :
Je suis le gai Conteur vaudois.

On ne m'a pas appris le ton
Des grands hérauts de la réclame ;
Je n'ai qu'un petit mirliton,
Mais j'y souffle toute mon âme.
Et quand, cheminant par les bois,
Je rencontre une âme lassée,
J'y jette une bonne pensée :
Je suis le gai Conteur vaudois.

Vous faut-il un peu de soleil ?
Un peu de gaieté jeune et fraîche ?
Je viendrai sonner le réveil
Dans votre cœur, fût-il revêché.
Et, le soir, à l'heure où l'on croit
Être tout seul dans sa chambrette,
Vous entendrez ma chansonnette :
Je suis le gai Conteur vaudois.

ENVOI

Bonne Vaudoise et bon Vaudois,
— Eussiez-vous une voix qui tremble,
Lisez fidèlement ensemble
Votre joyeux Conteur vaudois.

N^o 52, décembre 1906.

PAYSAN DU SEYON.

Le jour de l'An et les étrennes.

Il est convenu que, lorsqu'on a passé l'âge de l'enfance, le jour de l'An est une calamité.

Des dérangements inutiles, des compliments hypocrites, des cadeaux à faire, voilà ce que ce jour représente pour les grandes personnes, sans compter l'ennui de lire quelques articles sur ce sujet, où l'on nous apprend que les étrennes étaient en honneur chez les Romains, qui se souhaitaient la « bonne année » en s'offrant, économiquement, des branches d'arbres et des fleurs.

Les gens qui médissent des étrennes sont des gens ennuyeux. Il y a bien longtemps que je n'en reçois plus, mais j'en donne encore et je vous assure que la part me paraît plus belle. J'aime à visiter les boutiques fin décembre. A tout autre époque, il faut du moins avoir le

prétexte d'acheter ; vers le nouvel-an, les curieux sont presque aussi bien reçus que les acheteurs. C'est hier que j'ai fait ma tournée, et je me suis amusé du spectacle que présentait les rues. A voir la foule dans certaines boutiques, on les aurait crues livrées au pillage ; chacun en sort les mains pleines : ici, c'est un papa qui porte un tambour et une poupée sous les bras ; là, une dame qui marchande une petite bicyclette ; chez le papetier les amateurs de cartes illustrées se serrent les coudes ; chez le libraire les beaux livres illustrés attirent les bibliophiles ; chez les bijoutiers, des maris galants choisissent quelque bijou pour madame ; chez les confiseurs, les vendeuses remplissent les boîtes, les sacs, les coffrets. Partout, c'était la vente, la fièvre commerciale, le plaisir, en un mot.

Et c'est déjà une bonne chose. D'autre part, il est impossible de ne pas être touché par la joie des enfants. Leur égoïsme naïf et franc nous repose de l'égoïsme compliqué et dissimulé des hommes faits. Il n'y a qu'un enfant, toujours le même. C'est, par exemple, celui de Gavarni, à qui un visiteur a promis un bonbon quand il s'en irait, et qui lui dit : « Donne-le tout de suite et va-t-en ! » Je suis un peu comme le misanthrope et je préfère à tout ces façons où la vérité parle toute pure. Sachons donc trouver dans la joie des enfants la compensation désirable à toutes les misères de l'année nouvelle. Ils sont, étant des êtres humains, profondément désintéressés. Mais, au moins, ils ne dissimulent pas leurs instincts et ne nous font pas subir l'odieux : « Oh ! c'est vraiment trop », des gens qui pensent, au contraire, que ce n'est pas assez.

Et, d'ailleurs, si le bonheur ne vous fut pas donné d'avoir des petits gosses à qui porter des étrennes, parcourez les rues, stationnez devant les boutiques, où, derrière la glace des vitrines, les beaux jouets sont exposés. Regardez leurs joyeux regards, écoutez leurs exclamations admiratives et, s'ils sont pauvres, sortez de votre poche une piécette et achetez à ces déshérités un jouet, un truc quelconque. Et de leur bonheur vous serez convaincu de l'utilité des étrennes.

Mais pour que la joie des enfants soit sans mélange, j'engage vivement les papas, mamans et grands parents, à les dispenser absolument de toute surprise à la famille. La surprise consiste généralement en une fable apprise par cœur ou un morceau de piano tapoté sur un malencontreux Pleyel. Outre que le régal est mince pour les auditeurs, ces petits êtres apprendront assez tôt la loi qui veut que chaque plaisir soit payé d'une peine.

Mme de Girardin, qui a infiniment philosophé sur le jour de l'An et qui, comme moi, proteste au nom des enfants contre la mauvaise humeur témoignée aujourd'hui, un peu partout, contre les obligations du 1^{er} janvier, aime les étrennes parce qu'elles apprennent à l'enfance la notion du temps et celle de la propriété. Je ne sais pas si Mme de Girardin a raison ! La

notion exacte du temps est une des plus lentes à venir aux cerveaux humains, étant très compliquée en elle-même. Quant à la propriété, l'enfant a bien, comme le sauvage, l'instinct de l'appropriation de l'objet qui le tente sur le moment, mais il ne reste longtemps à cette période ingénue. Ce sont, j'imagine, les affreux parents, nous-mêmes, qui corrompons les jeunes gamins et les douces gamines en leur disant des choses odieuses, telles que : « Enferme tes livres, qui sont à toi », ou : « Ne casse pas ton polichinelle, qui l'appartient ». Livré à lui-même, l'enfant est destructeur et échangeur ; quand je pense que nous grondons nos gosses quand ils donnent leurs jouets au premier venu, ou les troquent sans discernement.

Quelle hérésie !

LE PÈRE GRISE.

La chose publique.

Les rois, les empereurs, en vrais oiseaux de proie, A tout s'approprier semblent mettre leur joie :
Ils font dire toujours : *Les théâtres royaux*
Et les *jardins royaux*... ou bien *impériaux*,
(Suivant la main qui tient le sceptre symbolique) ;
On dit : *Châteaux royaux*... surtout *Trésor royal*.
Enfin, tout est *royal* ou bien *impérial*.
Mais la dette pourtant : c'est la *dette publique*.

ETIENNE ARAGO.

La bonne femme.

Une bonne femme, dit-on, doit ressembler à trois choses et en même temps ne pas leur ressembler.

D'abord elle doit être comme un *escargot*, pour se tenir dans sa maison ; mais elle ne doit pas ressembler à un escargot pour porter sur son dos tout ce qu'elle a.

Elle doit être comme un *écho*, pour répondre quand on lui parle ; mais elle ne doit pas être comme un écho pour avoir toujours le dernier mot et pour répéter tout ce qu'on lui dit.

Elle doit être semblable à une *horloge*, pour marquer toujours l'heure par sa régularité ; mais elle ne doit pas, comme une horloge, parler si haut que toute la ville l'entende.

Au clair ! — On jugeait un cambrioleur convaincu d'avoir brisé la devanture d'un bijoutier pour s'emparer des montres accrochées à l'étalage.

— Accusé, demande le président, lorsqu'après avoir percé le volet et brisé la glace, vous passâtes le bras par le trou, c'était, n'est-il pas vrai, pour retirer les bijoux et les montres renfermés dans l'étalage ?

— Bien sûr, c'était pas pour en mettre.

Aux noces d'or de Jean-Louis.

L'ANNÉE 1906 a été fertile en événements, dans le canton de Vaud. Cependant, à moins d'y avoir été mêlé comme Jean-Louis, qui s'en souviendra dans un demi-siècle ? Si notre ami vit jusque-là, ce que nous lui sou-